

— Et von Ruff?

— Je puis marcher ; ce sera peut-être un peu gênant dès l'abord, je m'y ferai.

Mais von Ruff avait eu une idée dont il entendait rester seul possesseur ; il n'écoutait pas Henri et étudiait son invention.

— Ceci, fit Paul en terminant sa première flèche, est renouvelé des anciens : c'est la fusée incendiaire.

— Et explosible.

— C'est un obus d'un nouveau système, un volcan portatif qui peut faire merveille à l'occasion, dit Criquet en clôturant l'entretien.

XXVIII

ANGE ET DÉMON

Quittons un moment nos amis et revenons à Catherine que nous avons laissée dans l'accablement et le désespoir.

Calao lui parle, elle se tait.

Il a usé de tous les subterfuges imaginables pour chercher à lui donner une lueur d'espoir.

— Laissez-moi mourir en paix, répond-elle à tous les discours qu'il lui tient.

— Je vous répète, chère enfant, que tous vos amis vivent. Mes espions me tiennent au courant de leurs faits et gestes journaliers.

— Vous m'aviez promis de me les faire voir, vous n'en faites rien, parce que vous mentez. Faites et dites ce que voulez ; moi aussi j'ai ma volonté. La mort me sauvera de l'esclavage.

— Sliman ! cria Calao en s'adressant à un des négriers. Si tu n'es pas Allemand, du moins tu en connais la langue.

— Oui, répondit ce dernier que nos lecteurs connaissent pour lui avoir entendu dire à von Ruff : « Tiens ! fais connaissance avec celui qui te dévorera ! »

— Mademoiselle comprend ta langue, tu pourras t'entendre avec

elle. Voici mes ordres. Écoute-les attentivement et ne t'en écarter pas. Tu vas équiper pour ma captive le meilleur de mes chameaux.

— Bien.

— Les préparatifs achevés, tu la placeras sur sa monture ; tu t'assureras contre tout événement. Sache que si celle que je te confie à tes soins avait la moindre plainte à formuler contre toi, chacun de ses reproches correspondrait au brisement d'un de tes membres.

— Bien.

— Si elle échappait à ta surveillance, je te ferais briser bras et jambes, puis je te ferais porter près d'une termitière, on t'y laisserait et tu serais lentement dévoré vivant. Est-ce compris ?

— C'est compris.

— Tu iras aujourd'hui, en ligne droite, vers le grand baobab voisin de Chilambo.

— Bien.

— Tu t'arrêteras à trois lieues de là ; il faut que tu y sois avant la nuit.

— Bien. Vingt lieues à faire aujourd'hui.

— Lorsque les bêtes seront reposées et après avoir pris tes mesures de précaution, tu fileras vers le camp des blancs. Tu te montreras à eux à découvert, de manière qu'ils puissent voir celle qui est sous ta garde et échanger quelques signaux avec elle. Dès qu'elle aura constaté que son frère et ses amis sont vivants, tu reviendras vivement sur tes pas et tu la ramèneras sans la moindre égratignure.

— Et si un malheur arrivait en route ?

— Hein ! dans ce cas, où que tu puisses aller je te retrouverais. Et vous, chère enfant, vous avez compris ce que je viens de dire. Agissez conformément à ce que vous avez entendu. Il est de votre intérêt de ne pas encourir ma vengeance. Vous savez ce dont je suis capable ; ne l'oubliez pas.

Le démon s'éloigna.

Peu d'instants après, l'escorte de Catherine courait dans la direction indiquée.

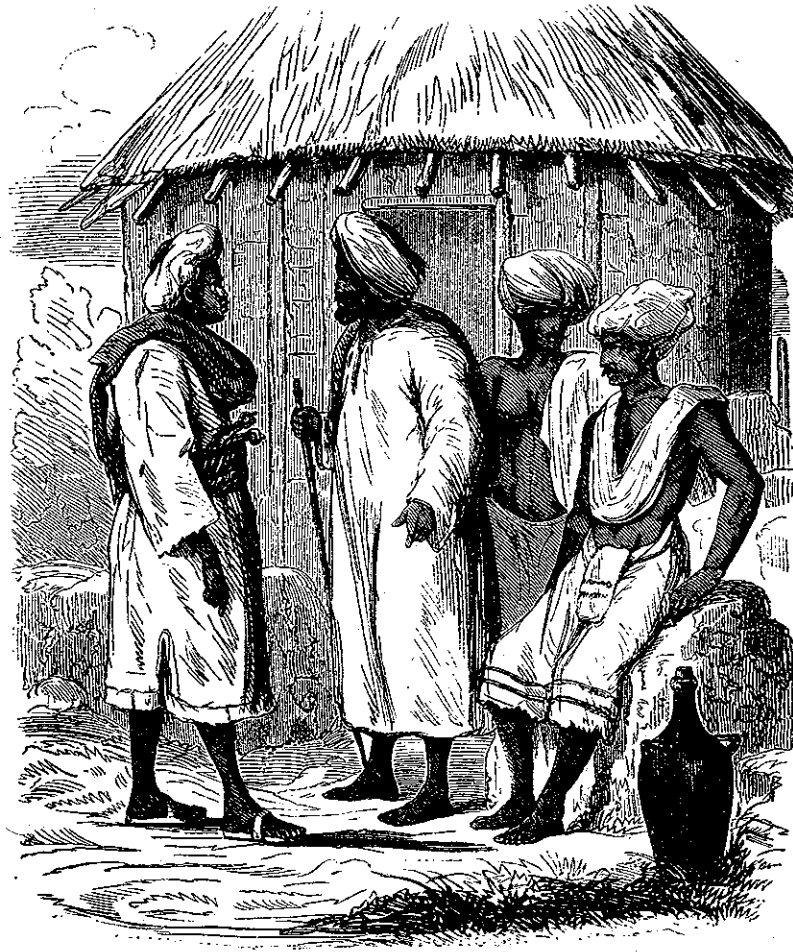
Vers la fin du jour on arrivait à l'endroit marqué pour le repos.

Le lendemain matin dès l'aube, celui qui se faisait appeler Sliman et qui se disait Arabe, vint auprès de la jeune fille et, s'adressant à elle d'un ton poli, lui dit :

— Mademoiselle, encore quelques heures et vous verrez vos amis.

Elle ne répondit pas.

— Vous pouvez voir d'ici l'endroit où ils campent. C'est là-bas, dans la direction de ma main. Vous avez entendu les ordres de mon terrible chef, vous voudrez bien ne pas me forcer d'avoir recours à des moyens rigoureux pour vous faire rester près de moi.



LES ARABES SE REGARDÈRENT A LA DÉROBÉE. (P. 192)

Elle continuait à se taire.

— Je serais vraiment désolé d'être mis dans cette cruelle nécessité, car vous ne m'avez jamais fait de mal et je n'ai aucune raison de

vous en vouloir. Que vous ne consentiez pas à être la maîtresse de Louma, c'est votre affaire; mais j'aime à croire que vous ne consentirez pas non plus à me faire tuer.

Catherine releva la tête.

— Il n'est pas aussi méchant que les autres, se dit-elle.

— Voyons, mademoiselle, voulez-vous me promettre de ne me faire arriver aucun désagrément, et je vous laisserai approcher assez d'eux pour que vous puissiez leur dire une bonne parole dans la langue qu'il vous plaira de parler.

— Oh, monsieur, vous êtes bon, vous!

— Je ne suis pas méchant pour le plaisir de l'être, je dirai plus, j'aurais même pitié de vous si cela servait à quelque chose; mais il faut bien que je vive.

— Vivre! Est-ce une vie, que celle que vous menez?

— Que voulez-vous? ce sont de terribles circonstances qui m'ont conduit ici.

— Avez vous encore votre mère, monsieur?

— Oui, mademoiselle, ou du moins je l'espère. La pauvre chère vieille femme doit bien me pleurer, si elle vit encore.

— Vous seriez heureux de la revoir, n'est-ce pas, de l'embrasser? s'écria Catherine dont les yeux brillaient d'espoir.

— Oh oui, mais je ne la reverrai plus, ni mon village, ni...

— Si vous le vouliez, cela pourrait être.

— Taisez-vous, mademoiselle, je veux tout oublier. Je suis condamné à finir misérablement mes jours dans ce maudit pays.

— Je suis riche.

— Parlez plus bas, mademoiselle. Ils ne nous comprennent pas, mais ils pourraient deviner vos pensées. Où voulez-vous en venir?

— J'ai fait le sacrifice de ma vie. Voulez-vous que ma fortune soit la récompense d'une bonne action?

— Parlez comme si nous nous entretenions de choses indifférentes, afin que les gens qui nous entourent ne puissent surprendre sur la physionomie de l'un de nous quoi que ce soit qui indique l'espoir ou la joie. Vous parliez de bonne action, de récompense; est-ce à moi que ces paroles s'appliquent?

— Oui. Conduisez-moi à mes amis.

— Impossible! mes compagnons me tueraient avant que nous fussions arrivés.

— Chassez-les.

— Ils me dénonceraient. Boukra a des espions dans les villages des environs ; je serais arrêté partout où j'irais.

— Dieu vous protégera.

— Vos amis sont braves et bien armés. Je ne demande pas mieux que de vous obliger. Cependant avant d'entreprendre quoi que ce soit dans ce sens, il faut nous entendre. Écoutez donc ce que je vais vous dire et conformez-vous-y. Dès que nous arriverons en vue de vos amis vous vous laisserez tomber en bas de votre chameau, je m'élancerai pour vous retenir ou pour vous relever ; mais j'effaroucherai votre monture qui prendra la fuite. Je tirerai alors un coup de fusil auquel vos amis répondront sans doute, je tomberai à mon tour comme si j'étais blessé, vous vous sauverez. Cela nous fera perdre du temps et en fera gagner à vos défenseurs. Mes compagnons vous rattrapperont, vous vous débattrez ; mais comme il leur est expressément recommandé de ne vous faire aucun mal, ils n'oseront pas employer de moyens violents pour vous retenir et vous leur échapperez facilement. Vos amis feront le reste. Avez-vous bien compris ?

— Oh merci, brave et digne cœur ! Dieu tout-puissant, prenez ce pécheur en miséricorde, faites qu'il soit heureux ! Monsieur, je ne puis vous remercier devant vos compagnons, mais je jure que ma reconnaissance sera à la hauteur de votre dévouement.

— Plus un mot, mademoiselle, mes compagnons commencent à s'inquiéter de notre longue conversation. Je vous quitte, je vais travailler à votre délivrance.

Nous savons déjà que le négrier ne tint point sa promesse. Nous allons reprendre le récit au moment où Catherine est remportée vers le camp de Calao et où Sliman tire un coup de fusil dans la direction du grand baobab.

L'escorte dévorait l'espace. Elle arrivait à l'entrée d'un petit bois, Sliman ordonna la halte. Il vint près de Catherine qu'il avait fait placer un peu à l'écart.

— Mademoiselle, lui dit-il, que votre visage ne trahisse aucune émotion, surveillez vos gestes, vos mouvements, il y va de votre bonheur.

— Vous m'avez trompée, répondit-elle désespérément.

— Non, je n'ai pas osé faire ce dont nous étions convenus ; j'ai cru plus sage d'en différer quelque peu l'exécution. Rien n'est com-

promis ; nous ne sommes qu'à quelques heures de marche du camp de vos amis, nous passerons la nuit ici. Boukra est parti ce matin, il ne rentrera que demain soir, nous avons donc deux journées presque entières pour assurer notre fuite.

— Pourquoi ne m'avez vous pas remise à mon frère, dont j'ai entendu la voix ?

— J'ai eu peur, j'ai hésité. Vos amis sont cause de mon hésitation, ils n'ont pas tiré assez tôt.

— Peur ? Dieu aide toujours quiconque veut faire le bien. La récompense est au bout de toute bonne action.

Ce soir, je le jure, tout sera fini.

— Merci ! merci ! Oh je voudrais me jeter à vos genoux !

— Prenez garde de nous trahir, je vais rejoindre mes hommes et tâcher de les éloigner. Ayez espoir et surtout ne dites rien, ne faites rien qui puisse leur faire soupçonner notre complot.

Sliman alla s'asseoir près de ses acolytes. Après quelques paroles banales, il commença ainsi :

— Boukra est le maître, que sa volonté soit respectée, mais je ne puis m'empêcher de remarquer qu'il ne tire pas de sa capture tout le profit qu'il aurait pu en tirer.

Les négriers écoutaient étonnés et silencieux.

— A sa place j'aurais demandé une rançon. Cette femme est riche, très riche ; son frère et son mari le sont aussi ; mais Boukra sait ce qu'il fait, nous exécuterons ses ordres jusqu'à la mort.

Les négriers firent un léger mouvement.

— Elle aurait pu donner quatre fois dix centaines de mille francs de rançon.

— Jä, firent sourdement les négriers.

— Nous aurons beau faire des voyages, jamais nous ne gagnerons pareille somme. Boukra n'a peut-être pas assez réfléchi, je le lui dirai. Pensez donc, un million quatre fois répété !

Les Arabes se regardèrent à la dérobée. Sliman suivait leurs regards, lisait leurs pensées.

— Si j'avais un million, mille fois mille francs, soupira-t-il, j'irais dans une belle ville, dans le nord. Avec cette somme énorme j'y mènerais la vie des grands pachas ; mais je ne suis qu'un soldat de Boukra et je lui dois obéissance jusqu'à ce que je meure misérablement. Demain nous reconduirons la femme au camp.

— Comment as-tu su que cette femme était riche ? dit un des négriers ; de qui le tiens-tu ?

— D'elle-même. En échangeant quelques mots avec elle pendant la route, je lui ai demandé pourquoi elle était si triste et si elle regrettait sa famille et son pays. Je l'ai fait parler par pure curiosité. Elle m'a dit : « Vous êtes quatre ; je donne à chacun de vous un million pour ma rançon. »



BOUGE DONC MAINTENANT ! HURLA LA BÊTE FÉROCE. (P. 199.)

— Oh ! et que lui as-tu répondu ?

— Ces simples mots : « Je me garderai bien de rapporter vos paroles à mes compagnons ; ils redoutent trop le maître. »

— Rhrr ! fit un des Arabes, frère du premier qui avait interpellé Sliman, je ne crains que Dieu.

— Tu es brave, Achmet, nous le savons, mais le chef est terrible. Ton frère, Mustapha, ne craint rien, néanmoins il tremble devant Boukra.

— Léla, exclama ce dernier, Boukra ne brille pas par la franchise, il ne dit pas toujours ce qu'il pense. Personne ne sait pourquoi il fait suivre le mari et le frère de la captive, ni pourquoi il les épargne, lorsqu'il lui serait si facile de s'en débarrasser en les tuant. J'ai beau y réfléchir, je ne devine point la cause de tous ces ménagements. Il y en a une cependant.

— Boukra est un démon, répondit le troisième Arabe qui avait nom Kadour.

— Achève ta pensée.

— J'ai tout dit; je n'ai rien à ajouter. Boukra est riche, nous sommes pauvres, nous lui devons obéissance.

— Parce que nous ne sommes pas Boukra, reprit Sliman. S'il entendait nos paroles, il nous ferait mourir pour avoir osé les prononcer. Personne d'entre nous ne commettra l'imprudence de les lui redire.

— Nos paroles ne sont pas pour ses oreilles, observa Achmet.

— Et nos pensées sont pour des amis, ajouta Mustapha.

— Bien parlé! fit Sliman. Si la jeune femme nous entendait, elle s'imaginerait que nous sommes capables de la sauver.

— Elle est notre captive à nous, remarqua Kadour.

— Si nous n'avions point de maître, nous serions des grands seigneurs, insinua Sliman.

— Le plus fort est toujours maître, dit Achmet.

— Le plus rusé est plus fort que le plus fort, le lion craint le serpent, reprit Mustapha.

— Boukra ne compte aucun allié de l'autre côté du grand lac, là nous serions aussi puissants que lui.

— Et plus riches, surtout si l'un de nous possédait la fortune de la femme.

— Y! firent d'un seul mouvement les trois Arabes en s'entre-regardant.

— Nos paroles se perdent dans les nuages, mais la terrible voix du maître résonne sans cesse à mes oreilles. La nuit est venue, que chacun de nous songe à dormir. Demain nous nous remettrons en route au lever du soleil. Suis-moi, Kadour; nous allons explorer les alentours. Si nous ne pouvons pas entendre, nous ne serons pas

assez éloignés pour ne pas voir. Je brûlerai la cervelle à quiconque osera s'approcher de la femme.

— Frère, dit Achmet en voyant Sliman et Kadour s'éloigner, frère si nous avons chacun deux millions, quelle fortune ! Nous serions plus riches qu'un bachaga, qu'un calife, qu'un bey, et pour cela il suffit de deux existences de moins avant la fin de la nuit.

— Quelle bonne action nous ferions en agissant ainsi ! cela ne serait toujours que deux traîtres que nous aurions envoyés dans le royaume de Satan.

— Nos couteaux sont tranchants et bien aiguisés.

— Et notre main ne tremble pas.

— Cette nuit nous redeviendrons nos maîtres.

— Oui. Laissons-les s'en dormir. Ils ne se réveilleront plus. Nous serons riches.

— Silence et attendons !

— Kadour, disait de son côté Sliman, défilons-nous des frères Ben-Ameur, ils nous assassineront cette nuit.

— Nous les devancerons.

— Nous dirons à Boukra qu'ils ont voulu livrer la femme.

— Mais Boukra nous tuera à son tour pour avoir failli être trahis.

— Il en est capable. Et cependant si nous ne les tuons pas, ils ne nous épargneront point, eux. Quel parti prendre ? que dirons-nous à Boukra, si nous rentrons sans eux ?

— Rien.

— Débarrassons-nous d'Achmet et de son frère, et gagnons le large.

— Oui, n'étant que deux nous fuirons avec plus de sécurité.

— Ami, tu as du cœur, ta main est ferme, tu seras riche.

— Nous aurons chacun deux millions ?

— Certainement, parts égales. Tout à l'heure nous nous coucherons et nous simulerons un profond sommeil. Ils viendront à nous comme des hyènes, nos pistolets seront sous notre main et au moment où ils croiront nous frapper sans risque, ils auront pour toute fortune la mort à laquelle ils sont loin de s'attendre.

— C'est bien dit, agissons de même.

— Espoir et courage, murmura Sliman en repassant près de Catherine. Silence et prudence ! Viens, Kadour ! Allons choisir notre lit de repos d'où nous les observerons sans perdre un seul de leurs mouvements.

Les quatre bandits s'épiaient mutuellement. Chacun d'eux se tenait sur ses gardes.

Sliman affectait de ne point dormir. Vers minuit, il s'étendit à côté de Kadour en lui disant à haute voix :

— Dormons pour être forts lorsqu'il en sera besoin.

Quelques instants après, on pouvait entendre deux ronflements rythmés et sonores.

Les frères Ben-Ameur se levèrent et se glissèrent sans bruit, comme deux ombres. Ils s'approchèrent, comme deux chacals, de Kadour et de Sliman. Ils avaient en main leur terrible coutelas. Lorsqu'ils ne furent plus qu'à un pas des deux dormeurs que semblait bercer un doux rêve, ils s'inclinèrent légèrement, avancèrent la main gauche vers la tête de leurs victimes, levèrent la droite, puis... deux détonations retentirent dans l'espace, une troisième détonation suivit immédiatement les deux premières.

Sliman se releva d'un bond.

— Seul ! s'écria-t-il ; à moi la femme ! Et d'abord, assurons-nous que je n'ai plus rien à craindre. Kadour n'a pas manqué son coup ! la tête d'Achmet est broyée. Mon coup était dirigé d'une main sûre, Mustapha a été foudroyé. Et ce pauvre Kadour, qui croyait tout ce que je lui disais ! la charge de mon dernier pistolet lui est entrée tout entière dans l'oreille. Achéons-les, par mesure de précaution, continua l'infâme en poignardant ses compagnons.

Catherine avait poussé un cri d'épouvante,

— Qu'est-ce ? demandait-elle.

Sliman avait achevé son horrible besogne.

— Rien, dit-il, ils ont voulu me tuer, je ne les ai pas manqués.

— O ciel ! trois cadavres ! Mon Dieu !

— Trois bandits de moins, mademoiselle. Reprenez vos esprits, calmez-vous, je ne vous demande que quelques minutes de patience.

— Que vous reste-t-il à faire ? demanda Catherine qui ne pouvait maîtriser son effroi.

— Mademoiselle, avant de vous remettre entre les mains de vos amis, je dois d'abord penser à Boukra, à la mort terrible qui nous attendrait l'un et l'autre si nous étions repris par lui. Il me faut établir diverses pistes pour le dérouter dans le cas où il nous poursuivrait. Quant à vous, attendez-moi dans ce lieu. Fuir seule, ce serait courir à une mort certaine et me trahir, ce que vous ne ferez pas, car vous allez me le jurer.

— Je vous jure de ne rien entreprendre sans vous.

— Bien, maintenant je vais tracer plusieurs directions avec les

chameaux pour établir une fausse piste. Je ne serai pas longtemps absent.

Sliman fit ce qu'il venait de dire. Au bout d'une heure il était de retour. Après avoir fait disparaître les corps de ses acolytes, il revint près de Catherine.

— Maintenant, lui dit-il, nous sommes seuls, bien seuls.

— Cœur loyal, jamais je n'oublierai votre généreuse conduite!

— Mademoiselle, je vais vous rendre à celui que vous nommez votre frère et à celui qui, sans doute, est votre mari.

— Il n'est pas mon mari, dit Catherine en rougissant.

— C'est sans doute votre amant?

— Monsieur!

— Je veux dire votre futur mari, votre bien-aimé, si vous voulez.

— C'est un noble cœur qui se sacrifie pour une femme dont il ne sait même pas le nom de famille.

— Vous l'aimez quand même? Si je vous fais cette question, c'est afin de savoir comment je dois régler ma conduite vis-à-vis d'eux.

— Il ne m'est rien devant les hommes.

— Vous parliez de récompense, je vous dirai que je compte sur votre promesse; car, n'ayant pas de fortune, je ne pourrais rester en Europe si l'on ne m'y assurait pas des moyens d'existence.

— Je suis riche, je vous l'ai déclaré, je vous donne ma dot. J'en prends l'engagement et je le jure sur ce qu'il y a de plus sacré au monde.

— Et votre dot, est-elle importante?

— Je ne peux rien préciser, jamais je n'ai demandé de comptes; mais, pour vous permettre d'en évaluer l'importance, sachez que nous avons huit domestiques, que nous menions un train de maison qui ne le cédait pas à celui des plus riches de la ville. Mon père est plusieurs fois millionnaire.

— Je suis fixé.

— Les expressions me manquent pour vous témoigner la reconnaissance que je ressens. Je vous dois ma famille, ma vie, ma liberté. Je brûle d'impatience de serrer mon frère dans mes bras; conduisez-moi sans retard près de lui.

— Je n'en ferai rien.

— Ciel! qu'entends-je?

— Je n'en ferai rien, je vous le répète.

— Et votre promesse sacrée? Vos paroles me brisent. Qu'avez-vous d'intention de faire? Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que tu es en mon pouvoir, qu'ici je brave Boukra et tes amis et que je te garde.

— Moi !

— Oui, tu es belle, je veux te posséder sans partage. Tu es riche, je veux tes richesses. Tu n'as donc pas vu comme je te dévorais du regard à Quilao ? Là je pouvais te sauver : un mot, un geste, un coup d'œil sympathique assurait ton salut.

« J'étais ébloui, fasciné, dominé par ta beauté. Insensée, tu n'as rien su voir ; ta pensée était toute à ton amant. Maintenant que nous sommes seuls, que je t'ai en mon pouvoir, que tes cris sont sans écho, je peux parler librement. Je t'aime depuis l'instant où je t'ai rencontrée. Tu seras ma femme, je veux te posséder, t'étreindre, calmer le feu qui brûle dans mes veines. »

Catherine, en entendant ce sauvage aveu, jeta un cri de désespoir et se mit à courir éperdue devant elle ; elle ne savait pas où elle allait, elle fuyait pour s'éloigner du monstre qui venait de se révéler à elle.

Sliman la rejoignit en quelques bonds, et la saisissant brutalement par le bras :

— Ah ! tu crois m'échapper, rugit-il comme une bête fauve ; tu me repousses parce que je ne te rends pas à ton amant. Malédiction sur lui ! Au lieu d'être à lui, tu seras à moi. Le lieu est propice pour des fiançailles. Je suis ton fiancé. Nous serons époux cette nuit. Mes précautions ont été bien prises. J'ai réfléchi, j'ai calculé, j'ai agi. Pas de témoins importuns. J'ai brisé toutes les entraves. Je suis seul, je suis fort, de par la force tu deviens ma chose, tu m'appartiens corps et âme.

Catherine, qui s'était affaissée sur le sable, se redressa pâle et frémissante.

— Bandit, interrompit-elle, tu es à la hauteur des misérables compagnons que tu viens d'assassiner. Je ne suis qu'une femme, personne ne me défend, ne me protège ; et cependant je ne te crains pas. Ose me toucher et tu trouveras, non une victime résignée, mais une femme défendant son honneur, son amour. Oui, mon amour ! je l'aime, celui que tu nommes mon amant, je suis à lui pour l'éternité. Il a mon cœur. Je suis forte parce que j'aime. Infâme, tu crois que tes muscles de fauve te suffiront pour me paralyser, pour m'anéantir ! Non ! avec mes ongles, avec mes dents, je déchirerai ton ignoble visage. Arrière, lâche ! s'écria-t-elle en bondissant comme une

lionne et en saisissant un poignard à la ceinture du négrier. Arrière ! rugit-elle hors d'elle-même, arrière, ou je te tue !

Sliman, prompt comme l'éclair, s'était jeté de côté en se courbant, et, saisissant Catherine par les jambes, il la faisait choir, la tenait sous son genou, et paralysait, par son étreinte, la main qui tenait le poignard.

— Bouge donc maintenant ! hurla la bête féroce. Ah ! il faut te lier pour te réduire, pour t'avoir. Eh bien, je te garrotterai ! acheva le brigand au comble de la rage.

Alors une lutte terrible s'engagea entre l'ange et le démon.

L'ange se défendait avec la folie du désespoir.

Le démon fut plus fort que l'ange.

— Oh ! oh ! dit-il en accompagnant ses paroles d'un rire satanique, tu le vois, tu es à ma merci.

« Il faut que rien ne me gêne. Cette robe me cache des trésors que je convoite depuis trop longtemps. Voici qui va m'aider à la dégrafer, ajouta-t-il en reprenant le poignard que ne pouvait plus retenir la main de l'infortunée.

Sliman commençait à déchirer le vêtement qui l'importunait, lorsqu'il s'arrêta tout à coup. Il regardait droit devant lui, fixement, et ses yeux dardaient des éclairs de haine.

XXIX

ELLE NOUS APPELLE

Quoi que nous en ayons, nous devons, pour l'intelligence de ce qui va suivre, laisser Catherine aux mains du négrier, retourner sur nos pas et nous transporter au camp de ses défenseurs.

La nuit est obscure, au ciel point de lune, point d'étoiles, Henri songe à Catherine, des pressentiments de toute nature le tiennent éveillé.

— Si elle avait besoin de moi, pensait-il. Qui sait ? peut-être est-elle parvenue à s'échapper. Peut-être un accident retarde-t-il la marche